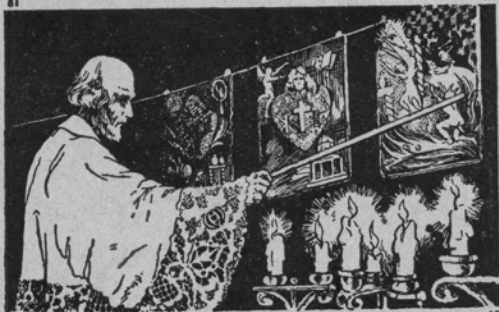


LE VÉNÉRABLE
PÈRE MAUNOIR

Missionnaire breton

(1606-1683)



Le P. MAUNOIR expliquant les « taolennou »



Illustrations de R. R. de Coniac

IMPRIMERIE FR. SIMON, RENNES

LE VÉNÉRABLE PÈRE MAUNOIR

Missionnaire breton

(1606-1683)

La Bretagne, qui s'honore de sa fidélité à la foi ancestrale, eut, au cours des siècles, son heure d'épreuve, dont on eût pu craindre que sonnât le glas des convictions religieuses du Peuple breton. Mais Dieu veillait sur la *Terre des Saints*. Au milieu de la grande pitié du XVII^e siècle, Il allait susciter un Apôtre au nom désormais inséparable, après celui de Michel Le Nobletz, du merveilleux redressement de la Foi en la vieille Armorique : le Jésuite, Julien Maunoir.

UNE VOCATION MISSIONNAIRE

Julien Maunoir naquit, pourrait-on dire, missionnaire, et le message qu'il apportait, selon une expression aujourd'hui d'usage, fut bientôt miraculeusement annoncé. En effet, tandis que grandissait, en la petite maison de Saint-Georges de Reintembault, au pays rennais, le plus jeune enfant des Maunoir — humbles commerçants du bourg de Saint-Georges — un prêtre, à l'autre extrémité de la Bretagne, là où la Légende situe la fameuse ville d'Ys, à Douarnenez, prononçait, devant toute une population réunie autour de

sa chaire, ces étranges paroles : « Remercions Dieu de ce qu'Il m'a donné un successeur, il a sept ans, il est du pays de Rennes et il sera Jésuite. »

Michel Le Nobletz, car c'est à lui que Dieu vient de donner ces accents prophétiques, peut maintenant poursuivre en toute sécurité ses travaux. Il est assuré de leur continuation par celui qui viendra après lui. L'ardent missionnaire n'a entrepris rien moins, on le sait, que de relever les ruines amoncelées en Bretagne, tant par les guerres du déclin du siècle précédent, que par les conséquences de la non observance, envers ses ayants droits, du pacte de 1532, unissant la Bretagne à la France. Le pacte sauvegardait, au duché, ses libertés, ses coutumes, sa *langue*. Or, en dépit de cette clause, le clergé de langue française était introduit dans les paroisses, d'où carence du contact nécessaire entre les fidèles et leurs prêtres. N'étant plus instruit dans sa langue, le Peuple perdait rapidement notions et habitudes de vie surnaturelle et la vieille foi ancestrale semblait s'acheminer vers sa ruine. L'âme de prêtre et de gentilhomme du fils des châtelains de Kerodern, en Léon, s'en émut. Michel Le Nobletz résolut de se faire le sauveur de la Basse-Bretagne « au péril de la Foi ». Sans relâche il s'y employa. Alors, sous sa vigoureuse impulsion, on vit se créer, comme à Douarnenez, des oasis où la vie chrétienne refleurissait enfin. Mais lui disparu, qu'advient-il de ses efforts ?...

Bien des années devaient s'écouler avant que « l'enfant de la promesse » annoncé par Michel Le Nobletz lui-même, en l'an de grâce, 1613, fût en état de répondre à l'attente du prêtre breton. Mais celui-ci ne se décourageait pas, confiant dans l'assurance divine.



Le jeune MAUNOIR prêchant ses petits camarades

A Saint-Georges de Reintembault, le petit Julien, ignorant de sa destinée, s'y préparait inconsciemment, posant, à la vérité, dans ses jeux, les prémices de sa vocation missionnaire. On montre encore, en son bourg natal, le socle de la croix où le pieux enfant exhortait, en de naïves harangues, ses petits camarades qu'il conduisait là, en procession. « Tout au plus grand contentement de Dieu et à son plus grand amour » devait-il déjà leur dire, selon la belle devise qui dirigera sa vie.

Peu à peu, cette vie se dessine. Les parents de Julien qui, dès sa naissance, mûs par un pressentiment secret, l'avaient consacré à Dieu, s'habituèrent à voir en lui le futur prêtre, à la fois l'honneur et la consolation de leurs vieux jours. Aussi dès que se manifestèrent insuffisantes les leçons de latin données à leur fils par un prêtre dévoué, dont l'histoire ne nous a malheureusement pas conservé le nom, firent-ils volontiers, le sacrifice, d'envoyer leur enfant au collège des Jésuites de Rennes. Avec les sciences morales et religieuses, le jeune Maunoir s'y imprégna des exemples d'apostolat offerts par ses maîtres, s'exerçant lui-même à les imiter, dans la mesure de ses moyens.

L'ascendant que prit ainsi le collégien sur ses condisciples les éloigna souvent du mal ou leur inspira le désir d'une vie meilleure. Mais dépassant les limites du collège et du pays natal, l'esprit de l'élève s'évadait plus d'une fois vers les terres canadiennes où des Jésuites, en nombre, travaillaient à l'évangélisation des infidèles, sans souci de la cruauté des terribles Hurons. Apprenant que le sang des hardis pionniers du Christ avait arrosé leur champ d'apostolat, l'adolescent aussi sentait le sang lui courir plus vite dans les veines. Julien pressait alors son confesseur de lui permettre l'espoir d'être un jour Jésuite, afin, disait-il, « que je vole au secours des infidèles. »

Tandis que s'opérait en Julien Maunoir ce travail de l'âme, le cycle des études se termi-

nait pour lui. Il s'y était appliqué avec la conscience qu'il apportera et conseillera toujours d'apporter au devoir d'état. Il était donc préparé à suivre sa vocation, c'est-à-dire à contribuer, selon son désir et ses possibilités, à la gloire de Dieu par le travail de sanctification personnelle, l'apostolat et la conquête des âmes. Pour atteindre ce but un seul moyen lui paraissait préférable à tout autre : l'état religieux dans la Compagnie de Jésus. Précisément une occasion unique d'y solliciter son admission se présentait au terme de son séjour au collège de Rennes, la visite du Provincial de la Compagnie. Il la saisit, malgré ce qu'il pouvait en coûter à sa timidité de jeune Breton, tout à coup en présence d'une des célébrités de l'Ordre : le P. Coton, jadis confesseur du Roi Henri IV.

LE JESUITE

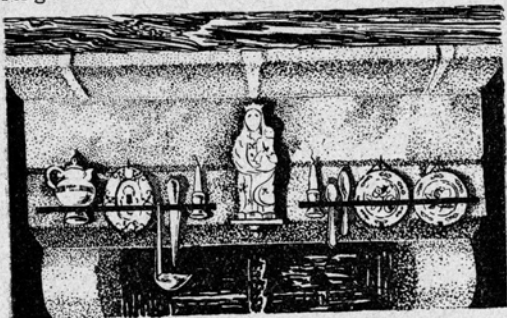
De l'entretien du P. Coton et de Julien Maunoir était résultée la promesse, de la part du premier, de l'admission, sans délai, de l'aspirant, au noviciat des Jésuites, à Paris. Julien devait y entrer après avoir pris congé de ses parents. Un malentendu faillit tout compromettre. Le Père Provincial, sans doute surchargé d'affaires et de soucis, oublia ou différa d'annoncer le postulant. Julien Maunoir, accueilli à Saint-Germain comme un étranger, fut prié d'attendre, avant d'en franchir le seuil, les ordres qui seraient éventuellement donnés à son endroit. Confiant en la Providence,

le jeune homme se soumit. Bien il fit car, peu après, il pouvait déclarer à ses confrères : « Vraiment j'avais raison de me croire à la porte du Ciel lorsque je frappais à celle du noviciat. — Et il ajoutait — C'est à bon droit que la religion se nomme un Paradis terrestre. » Le Paradis terrestre ! il semble bien que le P. Maunoir devait le rencontrer partout, dans la vie qu'il avait embrassée : au noviciat d'abord où, d'après le P. Séjourné, son biographe, « il réalisa en peu de temps, non seulement la perfection du novice, mais était arrivé à un degré de perfection que pouvaient lui envier des religieux plus avancés, à la Flèche, où il fit son scolasticat ; enfin, dans les diverses résidences où il plut à ses Supérieurs de l'envoyer. Leur volonté suffisait à son bonheur, assuré qu'il était d'y trouver « le plus grand contentement de Dieu et son plus grand amour. »

Le jeune religieux, tout à son souci de perfection personnelle, oubliait-il, pour autant, la vocation missionnaire qui avait motivé son entrée dans la Compagnie de Jésus ? Non point, car toutes ses aspirations y tendaient. Dans le secret de son cœur il ne cessait de caresser l'espoir de l'apostolat lointain, dont le couronnement serait le martyre. Mais s'il y pensait constamment, il ne s'en préoccupait point, se donnant tout entier au devoir du moment. C'est ainsi qu'envoyé à Quimper, en qualité de régent ou professeur de cinquième, il acquit, près de ses petits élèves et de leurs parents, une réputation

qui lui valut, à son départ, les regrets de la ville entière.

Le premier contact avec Quimper, où le jeune religieux arrivait sans le moindre pressentiment,



Cheminée de la maison natale du P. MAUNOIR
et Vierge devant laquelle il pria

allait donner à sa vocation missionnaire son vrai sens. Mais ce sens n'aurait, en raison de circonstances indépendantes de la volonté du sujet, que quelques années plus tard sa pleine réalisation. Dans cet intervalle nous voyons le Frère Maunoir s'exercer aux vertus du parfait religieux, actionnées en lui par le moteur de l'amour divin. Sa vie intérieure était telle qu'il avouera dans la suite, au cours de son *Journal Manuscrit*, qu'il ne perdait jamais de vue la présence divine. Bien mieux ! son biographe, le P. Boschet, assure « qu'au sortir des saints Mystères, quelques-uns ont cru le voir entouré de flammes et de lumières. »

Si la piété du Frère Maunoir était grande, sa charité le portait à éviter « tout ce qui peut faire de la peine aux autres. » Aussi, de par cette heureuse disposition, sera-t-il, l'heure venue, le *Tad Mad*, le *Bon Père*, toujours prêt à secourir l'âme ou le corps en danger, utilisant pour cela le don des miracles, mis largement par Dieu à sa disposition. Mais s'il déployait, à l'égard du prochain, les immenses trésors de bonté dont débordait son cœur d'apôtre, il avait, pour lui-même, la sévérité des Saints. En une langue archaïque et pleine de saveur, le P. Boschet nous narre la vie mortifiée de son héros : macérations, jeûnes semblent rejeter bien loin la recommandation de Michel Le Nobletz, lui aussi, sur ce point, si insoucieux de lui-même. Le Maître en effet écrivait à son jeune disciple de « ménager sa santé et de conserver ses forces au service de Dieu » toutes choses que Maunoir ne songeait guère à épargner. Au reste son ascétisme n'avait rien de triste. A quelqu'un le surprenant un jour parsemant sa couche de grains de blé dont la piquûre hâterait son réveil, ne disait-il pas gaiement : « Je remonte mon réveil-matin ».

On conçoit que, mû par l'esprit d'abandon dans lequel il se tenait à l'égard de la volonté divine, le Frère Maunoir n'ait rien fait pour précipiter la réalisation de la vie d'apôtre, terme de ses aspirations, même lorsque le « fait de la Mère de Dieu », survenu durant son séjour à Quimper, lui eut laissé entrevoir l'orientation nouvelle qu'il

allait être appelé à donner à ses rêves d'apostolat. Voici en quelles circonstances advint ce mémorable évènement. La Providence, qui ménageait à Michel Le Nobletz le successeur promis, avait amené le Frère Maunoir, dès son arrivée à Quimper, à placer sa confiance en un saint religieux, comme lui originaire du pays de Rennes, le P. Bernard. Les longues années que ce Père avait déjà passées dans la cité de Saint Corentin avaient été pour lui l'occasion de se rendre un compte exact du triste état religieux de la Basse-Bretagne. Très lié avec dom Michel dont il était le directeur, il déplorait que sa propre ignorance de la langue bretonne ne lui permit pas d'apporter à l'ardent missionnaire, toute l'aide désirable. Lorsqu'il vit arriver à la résidence le jeune religieux, bientôt son ami, et qu'il en eut distingué la vertu, il se prit à essayer de l'intéresser à une cause si pressante. En conséquence il lui conseilla fortement d'apprendre le breton, à quoi Maunoir répondait — songeant aux missions canadiennes — que s'il avait à apprendre une langue nouvelle, ce serait celle du Canada. Mais, tant coule l'eau sur la pierre qu'enfin celle-ci s'use. Ainsi les exhortations du P. Bernard, relativement aux Missions bretonnes, tombant sur l'âme d'apôtre de Julien Maunoir, commencèrent de le troubler. Une visite de Michel Le Nobletz, averti intérieurement de la présence, à Quimper, de celui qui serait son fils spirituel, acheva d'ébranler ce dernier. En cette occurrence, Maunoir résolut de prendre conseil de Marie dont il était

le dévot serviteur. Il alla donc la prier en son sanctuaire de la Mère de Dieu, à quelques kilomètres de Quimper. « Bonne Mère, s'écria-t-il, en se jetant aux pieds de la statue vénérée, si vous daigniez m'apprendre vous-même le bas-breton, je le saurais sous peu et je serais bientôt en état de vous gagner des serviteurs. »

Faut-il voir dans l'extrême facilité avec laquelle Maunoir s'assimila la langue bretonne, l'intervention miraculeuse de Marie, symbolisée dans la fresque bien connue de Yan d'Argent, à la cathédrale de Quimper ? Toujours est-il que le Vénérable se releva parfaitement décidé à l'étude du breton et pénétré de la nécessité, pour lui, de travailler au salut de la Basse-Bretagne.

Ceci se passait en novembre 1630. Au printemps de 1631, seulement, le Frère Maunoir obtenait de ses supérieurs, l'autorisation d'apprendre le breton. Ce fut l'affaire de *trois jours*, — ainsi qu'il nous le révèle dans son *Journal Manuscrit*. — Tout de suite, dans ses temps libres, il commence d'évangéliser les environs proches de Quimper. Mais bientôt l'obéissance le conduisait à Bourges, puis à Rouen. Des Missions bretonnes, il n'était plus question. Au contraire ! en contact, à Bourges, avec le Frère Gabriel Lallemant, futur martyr canadien, Julien Maunoir sent se réveiller son rêve d'évangélisation des régions inexplorées vers lesquelles il se croit appelé. Dieu cependant ne tromperait pas l'attente de Michel Le Nobletz. Voici que Maunoir tombe gravement malade et que, durant cette maladie,

il se voit en songe portant sur ses épaules, « un paysan de Cornouailles. » Il n'en faut pas davantage pour lui remémorer la résolution prise à la « Mère de Dieu. » Toute hésitation s'évanouit aussitôt. Il fait le vœu s'il guérit, de se consacrer aux Missions Bretonnes. Le Général de la Compagnie, instruit de ces faits et convaincu des desseins de la Providence sur le jeune religieux, entra dans ses vues et le renvoya à Quimper. Mais là on n'était pas préparé à le recevoir en tant que missionnaire breton. Des difficultés surgissaient en haut lieu et les Jésuites, eux-mêmes, n'envisageaient pas, pour l'instant, l'opportunité d'adjoindre cette œuvre à celles déjà nombreuses qui grevaient leur budget.

Cependant dom Michel, retiré au Conquet, y recevait, sur sa demande, la visite de celui qu'aussitôt il présenta au Peuple comme son successeur.

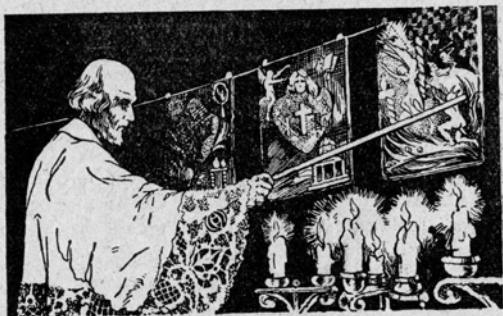
LE MISSIONNAIRE

Voici donc, après bien des traverses, sans doute destinées à mieux marquer la vocation du P. Maunoir, comme missionnaire breton, qu'il commence, accompagné, le plus souvent, du P. Bernard, les longues pérégrinations à travers la Bretagne qui ne cesseront qu'avec sa vie et qu'il effectuait presque toujours à pied. Fidèle aux méthodes de son initiateur, Michel Le Nobletz, il adopte ses « cantiques spirituels », ses conférences dialoguées, ses « taolennou » ou tableaux

énigmatiques, qu'il complètera par de nouveaux sujets dus à sa propre inspiration. Comme lui il attirera les foules autour de sa chaire. Elles se presseront à son confessionnal, si bien, qu'à certains jours, lui-même et son compagnon, qu'il fût le P. Bernard ou le P. Thomas, MM. de Tremaria ou de Kerisac dont il suscita la vocation, prendront à peine le temps de manger et de se reposer. Ce que nous dit, à ce sujet, le P. Maunoir, de la Mission d'Ouessant, peut s'entendre de la plupart des autres : « Si court que fût le temps que nous donnions aux repas, écrit-il dans son *Journal Manuscrit*, nous le trouvions trop long ! » Pouvait-il en être autrement lorsque les missionnaires apercevaient la longue théorie des fidèles amenés, plus d'une fois, au tribunal de la Pénitence, par une intervention céleste, celle de Saint Corentin, ou de la Vierge elle-même, invitant telle jeune fille à se libérer, près du P. Maunoir, d'un péché qu'elle n'osait avouer ?...

En quoi donc consistaient ces missions remuant si profondément les âmes que, pour beaucoup, elles étaient le point de départ d'un complet changement de vie ? Qu'elles eussent lieu à Ouessant, à Sein, en Léon, en Cornouailles, en Tréguier, elles s'accomplissaient sur un rythme sensiblement égal et qui ne diffère guère, quant au fond, de ce qu'elles sont encore aujourd'hui, si même la forme n'est, de nos jours, celle qui, au temps du P. Maunoir, suscitait un si grand enthousiasme. Toujours revenaient les mêmes exercices : instructions catéchistiques, conférences

dialoguées, explications des fameux *taolennou*, tout cela entremêlé des cantiques, véritable catéchisme chanté, où les éléments de la doctrine et de la morale chrétiennes se trouvaient présentés sous une forme attrayante et d'entendement



Le P. MAUNOIR expliquant les « taolennou »

facile aux esprits les plus simples. Le succès du P. Maunoir s'explique beaucoup par ce côté familier de son enseignement. Puis c'étaient les confessions, les communions générales pour les Morts, réunissant, ces dernières, des milliers de personnes, communions dont le P. Maunoir assumait lui-même la préparation directe sous forme d'interrogations à la foule. Celle-ci répondait en affirmant sa foi et son amour au Dieu de l'Eucharistie. Enfin venait la fastueuse procession de clôture dont Charles Le Goffic dit « que le trait de génie du P. Maunoir fut de substituer à ces

modestes théories (les processions ordinaires) la représentation directe des principaux mystères de la Passion. »

Il ne faut pas croire cependant que semblables résultats s'obtenaient sans peine et qu'il suffisait au Père ou à ses collaborateurs de paraître pour opérer des conversions. Ce serait ignorer les difficultés d'ordre apparemment inextricable, rencontrées par les Missionnaires et aussi les efforts du démon pour conserver son emprise, grande au point que beaucoup de malheureux pécheurs se croyaient irrémédiablement perdus qui avaient « renié leur Baptême » et signé avec le Maudit un pacte scellé de leur sang. Qui n'a entendu parler de *l'Iniquité de la Montagne*, secte contre laquelle se heurta plus d'une fois le zèle des missionnaires et du P. Maunoir lui-même? Averti par Michel Le Nobletz qui n'avait connu que très tard l'existence de ces assemblées sataniques, soutenu par les exhortations de celle qui fut, en quelque sorte, sa collaboratrice mystique, Catherine Daniélou, humble femme de Quimper, fort enfin de sa propre expérience, le P. Maunoir sut dépister les ruses du démon et pacifier les âmes que le Malin tenait en sa puissance. Et cela au prix de fatigues, de persécutions, de calomnies, vaincues par une énergique et surnaturelle patience.

Enfin le grand mérite du P. Maunoir, son « trait de génie » pour reprendre l'expression de Charles Le Goffic — et l'abbé Brémond le fait remarquer dans son *Histoire du Sentiment Religieux en France au XVII^e siècle* — fut d'avoir

su étayer, pour le rendre durable, le bienfait passer d'une Mission, par les retraites fermées d'hommes, complétées plus tard de ces mêmes retraites pour les femmes où, s'inspirant des méthodes du Vénérable Victoire de Saint-Luc, religieuse de la Retraite, Vénérable elle aussi,



Une scène des processions organisées par le P. MAUNOIR.

accomplira, à son tour, des merveilles. Quant à l'avenir, la création, par le P. Maunoir, d'un groupement de prêtres, ses auxiliaires, l'assurait suffisamment. Dans sa tombe, Michel Le Nobletz pouvait dormir en paix, son œuvre ne périrait point.

Avant de clôturer cette partie de la vie du P. Maunoir, signalons, qu'au point de vue purement breton, il doit être considéré comme un mainteneur de la Langue, au titre même de grammairien qui lui a été décerné par les critiques.

L'honneur que lui ont fait Rennes, capitale de la Bretagne et Fougères, voisine de Saint-Georges de Reintembault, de donner son nom à une de leurs rues, se rapporte autant au Missionnaire qu'au linguiste et au médiateur s'interposant dans la terrible répression des révoltes fiscales, sous Louis XIV. Le duc de Chaulnes ne rendit-il pas lui-même témoignage du zèle qu'avait déployé le P. Maunoir pour le « salut de toute la Bretagne ? »

MORT DU P. MAUNOIR

Le grand âge du Missionnaire ne semble pas l'avoir obligé à ralentir son activité, puisque c'est au retour d'une dernière Mission que la mort le surprit à Plévin où il dut s'arrêter. Il mourait le 28 janvier 1683, âgé de 77 ans, sur le territoire de Saint Corentin, comme il l'avait prédit, Plévin appartenant alors au diocèse de Quimper. Saint Corentin semble avoir ainsi revendiqué la charge de veiller sur l'agonie de son constant serviteur, une des caractéristiques du P. Maunoir étant sa dévotion aux saints bretons, particulièrement au grand Apôtre de la Cornouaille. Jusqu'au dernier moment le religieux affirmera sa devise « du plus grand contentement de Dieu et de son plus grand amour » par ces paroles revenant à tout instant sur ses lèvres mourantes : « Vivons et mourons pour Jésus ! »

Le désir, l'ordre même de Mgr de Coëtlogon, évêque de Quimper, était d'inhumér le saint mis-

sionnaire dans la Cathédrale. Mais les Plévoinois refusèrent obstinément de livrer le corps et l'enterrèrent dans leur église. Seul le cœur en fut détaché pour être déposé à la chapelle du collège des Jésuites à Quimper, d'où, en 1931, il fut transféré à leur résidence de Roz-Avel. Thau-



Le P. MAUNOIR portant la communion aux malades.

maturge durant sa vie, où « il se mouvait dans le miracle » le « Bon Père » le fut plus encore après sa mort, ce qui détermina les Etats de Bretagne, dès 1697, à demander à Rome l'introduction de sa Cause. Malgré les entraves qui, depuis, à différentes reprises, en ont retardé les progrès, le Breton, têtu, ne désespère pas de son triomphe. Et le P. Maunoir, de son côté, ne cesse pas de justifier cette confiance. Si l'on doit en effet laisser aux autorités compétentes, le soin de prononcer, en certaines occasions, le

mot *miracle* il est légitime, à chacun, d'enregistrer, avec reconnaissance, les faveurs, anciennes ou récentes, dues à son intercession. Parmi celles-ci relevons tel mal réputé incurable ou traité ainsi jusque là, par les médecins, et subitement guéri au cours d'une neuvaine, telle opération douloureuse évitée, tel accident grave dont les

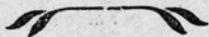


L'église de PLÉVIN.

suites furent bénignes. Dans l'ordre spirituel il semble bien que le P. Maunoir ne se montre jamais sourd aux intentions qui lui sont recommandées et qu'il continue, de l'au delà, à persuader les pécheurs de se convertir. Combien pourraient en témoigner !

Le 28 janvier reste pour Plévin la « Journée du Souvenir ». Des environs, proches ou éloignés, accourt une foule de fidèles qui remplissent la petite église pour la Messe anni-

versaire où tous les assistants, hommes et femmes, communient. N'est-ce pas là une attestation du bien-fondé de leur confiance et comme un témoignage des grâces avouées ou demeurées jalousement cachées, qui donne au P. Maunoir droit à la reconnaissance de son bon Peuple. C'est, en tout cas, un encouragement à prier avec toujours plus d'insistance pour que Dieu, exauçant enfin le désir de la Bretagne de voir le *Tad Mad* accéder aux honneurs des autels, daigne associer cette réalisation à celle de « sa plus grande gloire et de son plus grand contentement. »



NIHIL OBSTAT
Rhedonis, die 17^a Aprilis 1936.

J. MASSOT
Censor deputatus.

IMPRIMATUR
Rhedonis, die 20^a Aprilis 1936.

F. POUET
v. g.

